

Eva Illouz : Les émotions contre la démocratie, ainsi que quelques compléments

I Présentation de l'ouvrage

J'entreprends de vous présenter le livre d'Eva Illouz : *Les émotions contre la démocratie*¹.

1 Les émotions populistes

Eva Illouz est une sociologue franco-israélienne, née en 1961. Elle est actuellement professeur à l'École des Hautes Etudes en Sciences Sociales à Paris. Elle se reconnaît sioniste. Mais elle est aussi une adversaire déclarée de Netanyahu. Son livre s'en prend directement au national-populisme de ce dernier. Il a paru en octobre 2022, soit avant la reconduction de Netanyahu comme premier ministre.

Eva Illouz estime que la société est imprégnée par des structures de sentiment. « Une structure de sentiment désigne une expérience aux contours non définis - ce que nous pourrions appeler aujourd'hui un affect, quelque chose qui se situe en deçà d'une situation cohérente » (p. 18) La vie politique va transformer de telles structures de sentiment en émotions telles que la peur, le dégoût, le ressentiment ou la fierté nationale. Ce sont les quatre émotions traitées par Eva Illouz dans son livre. Certains acteurs politiques ont un accès direct à des médias ou à des moyens de communication qui se caractérisent par leur tendance à la concentration et leur opposition à l'agenda libéral de la communication. E. Illouz donne pour exemples Vincent Bolloré, Rupert Murdoch, Fox News ou « *Israël Hayom* ». Ces acteurs politiques et ces médias établissent des récits qui entrent en résonance avec des habitus émotionnels formés au fil du processus de socialisation, par exemple l'indignation ressentie devant ce qui est perçu comme une injustice.

Un trait caractéristique du populisme consiste dans le fait que ces récits s'adressent à et sont reçus par une population habitée par la peur du déclassement. Cette population va être confortée et radicalisée dans ses affects peu exprimés pour être dirigée vers des émotions de peur, de dégoût, de ressentiment et de fierté nationale.

Ces émotions sont des émotions faussées ; elles ne le sont pas dans le sens où elles sont fausses, mais dans le sens où elles sont manipulées et amplifiées par des acteurs politiques. Dans le cas qui nous occupe, ce sont des acteurs politiques de la droite nationaliste représentés par Netanyahu en Israël, Trump, Bolsonaro, Orbán ou Duterte. Ces émotions sont appelées faussées parce que cela permet de mettre en exergue l'énigme constituée par les politiques populistes : baisser les impôts des plus favorisés, réduire le secteur public à sa portion congrue, aggraver les inégalités sociales tout en continuant à jouir du soutien de ceux qui sont affectés précisément par ces orientations.

Mettre l'action sur de telles émotions, ce n'est pas exclure le rôle d'autres émotions. Pourtant ce sont elles qui semblent saisir avec le plus de concision la structure affective du populisme. De plus, c'est leur combinaison et leur omniprésence qui font la spécificité de la politique populiste.

Mais maintenant se pose la question: à l'aune de quels critères peut-on qualifier une émotion de populiste ? Comment distinguer les émotions habituellement présentes dans de nombreux régimes politiques de celles qui sont à l'œuvre dans les régimes populistes ? Car la vie publique démocratique est saturée d'émotions : indignation, compassion, espoir, par exemple. Mais ce sont certaines émotions qui peuvent dénaturer la sphère publique démocratique.

Comme le dit un spécialiste du populisme², celui-ci est « l'ombre portée » de la démocratie représentative. Cela signifie qu'il est souvent difficile de distinguer les revendications populistes des revendications démocratiques.

Néanmoins on pourrait dégager les caractéristiques suivantes:

- Les émotions populistes divisent la population et dressent les groupes sociaux les uns contre les autres. Elles en appellent à des formes d'ostracisme, de censure ou de violence. Elles conduisent à nier la légitimité des positions autres.
- Elles conduisent aussi à considérer les rivaux comme des traîtres
- Elles en appellent à une certaine conception de la grandeur et de l'authenticité de la nation qu'il faudrait révéler inconditionnellement
- Elles sont souvent nourries de récits victimaires et de la perspective d'un danger imminent

¹ Editions premier parallèle, Paris, 2022. Le livre est traduit de l'anglais : *Flawed Ideologies and Undemocratic Emotions. The case of Israel*, Suhrkamp, Berlin, 2023

² Jan-Werner Müller, cité p. 35

- Elles sont souvent utilisées de façon opportuniste par les dirigeants pour faire leur promotion personnelle ou pour se maintenir au pouvoir
- Ces émotions sont associées à la défiance à l'égard des institutions étatiques - alors même que les chefs de file populistes sont au pouvoir - générant dans la population le sentiment tenace d'être ignorée et coupée de ces mêmes institutions censées protéger la démocratie.

2 La peur

La première émotion dont Eva Illouz fournit une analyse est celle de la peur liée à une démocratie sécuritariste.

Déjà Hobbes affirmait que deux passions décisives guident les désirs politiques : la peur de la mort et le désir de vivre dans le confort. C'est en raison de ces deux passions que les hommes laissent un état fort régenter leur vie tant que celui-ci leur garantit la sécurité. Netanyahu et d'autres dirigeants populistes se caractérisent par leur aptitude particulière à se faire aimer à travers la peur qu'ils s'attachent à propager.

Mais il est d'autant plus important de voir l'expérience à la base de cette peur et son instrumentalisation.

L'ampleur de la shoah a conféré à l'antisémitisme une signification quasi métaphysique. La haine des Juifs a été interprétée comme une haine éternelle, inexpugnable et totale : Amaleq dans l'Exode³, Aman chez Esther, les Romains, les chrétiens, les paysans polonais et leurs pogroms, tous ont fini par être considérés comme les éléments d'une même chaîne historique.

Les premiers sionistes avaient jeté leur dévolu sur un petit territoire enclavé dans une zone géographique dominée par des Arabes et des musulmans. Aucun n'avait de raison particulière de souhaiter la bienvenue à une poignée d'individus venus d'Europe centrale et soutenus à l'origine par une puissance coloniale étrangère. Mais au lieu d'envisager l'opposition arabe au sionisme comme une réaction prévisible à la dépossession, de nombreux sionistes préférèrent amalgamer ce rejet à l'antisémitisme ancestral.

Ainsi, à la suite d'attentats de *feddayn* de la fin des années 50 déjà, Moshe Dayan se charge de l'éloge funèbre des Israéliens décédés : « *Les millions de Juifs, anéantis parce qu'ils n'avaient pas de pays, nous observent depuis les cendres de l'histoire juive et nous commandent de nous installer et de reconstruire un pays pour notre peuple.... Nous ne devons pas nous dérober et regarder la haine qui accompagne et remplit les vies de centaines de milliers d'arabes qui vivent autour de nous et attendent le moment où leurs mains auront la force de nous prendre notre sang* » (p. 46). Un petit groupe de *feddayn* se transforme en une vaste entité menaçante. Le centre de la vie nationale est occupé par les Juifs annihilés aux quatre coins du monde. Les Arabes deviennent une masse indifférenciée, haineuse, reflétant la peur ancestrale de l'annihilation. Et les deux impératifs décisifs de la survie consistent à se protéger de l'ennemi et à le tuer.

Aujourd'hui, bien après les années évoquées, alors qu'Israël a gagné en force tant sur le plan militaire que sur celui des territoires, la peur de l'annihilation n'a fait que s'accroître, « adoptant des dimensions quasi mythiques » (p. 49). C'est ainsi que l'ennemi arabe a été nazifié alors même que cet ennemi a très peu à voir avec la destruction paneuropéenne des Juifs.

Cette obsession de la sécurité a façonné sur le long terme le style gouvernemental et la culture d'Israël. On peut en prendre pour exemple la démographie. On parle de « menace démographique ». Les bébés juifs doivent être plus nombreux que les bébés non-juifs, une obsession qui n'est pas sans évoquer celle des suprématistes blancs. Des mesures imposées explicitement au nom de la sécurité dictent et encadrent de nombreux pans de l'existence des citoyens palestiniens d'Israël.

Dès lors que la sécurité est devenue une option de vie par défaut, la peur devient une partie intrinsèque de la conscience nationale. La peur de l'ennemi est enchâssée dans tout l'appareil de l'état et dans la société civile. On en vient à affirmer qu'il n'y aura jamais de paix ou que l'on ne peut jamais se fier à un arabe. Israël est l'un des pays qui consacrent la part la plus importante de son budget national à sa politique sécuritaire. Mais la sécurité n'est pas seulement le domaine de l'armement et de la surveillance, c'est aussi et surtout une idée et une manière de s'orienter dans le monde. La sécurité conduit à diviser le monde entre « amis » et « ennemis ». L'ennemi devient spectral, à la fois réel et irréel.

³ Exode 17

Netanyahou – pour en venir enfin à lui – a compris que la peur était au cœur de la psyché israélienne et il s’est contenté de perfectionner la formule : Arabes = Shoah. Il a instrumentalisé cette peur afin de servir ses propres intérêts politiques. On peut le comparer d’une certaine façon à Duterte qui avait exacerbé et instrumentalisé la peur du crime et du trafic de drogue dans les rangs de la population. Mais le Philippin a quitté le pouvoir alors que Netanyahou est une nouvelle fois premier ministre avec l’appui de l’extrême droite radicale de Ben Gvir. Netanyahou a radicalisé les accents bibliques et théologiques de l’histoire juive. En 2010, parlant de l’Iran, il déclarait ceci : « Nous n’oublierons pas d’être prêts pour le nouvel Amaleq qui a surgi sur la scène de l’histoire, menaçant une nouvelle fois de détruire les Juifs » (p. 65). Netanyahu, à l’image du Serbe Vucic, justifie les initiatives agressives d’Israël au prétexte que c’est son peuple qui est la victime. Présenter les enjeux politiques et diplomatiques comme des enjeux relevant de la menace de l’annihilation permet à Netanyahu de déclarer nuls et non avenues les débats de fond. Il n’y a pour lui que deux camps : celui qui défend la survie de l’état et un autre qui la menace. Et de la même manière qu’il instille la peur de la menace nucléaire iranienne, il instille en les mettant dans le même panier, la peur des Arabes et celle de la gauche. Tous sont des ennemis de l’État et doivent être craints comme tels. La peur rend pratiquement impossible de penser la situation en des termes autres que sécurité, force, pouvoir, survie du plus apte, écrasement de l’ennemi. Un tel agenda rend réalisable la délégitimation de la gauche libérale et la marginalise dans la vie publique. Et maintenant, parce que la menace plane constamment sur la nation, le droit peut être contourné au nom de la survie. Même l’idée des Droits de l’Homme est considérée parfois comme l’antithèse de la sécurité. Parce que la valeur « sécurité » supprime toutes les autres valeurs, certains dirigeants israéliens sont prêts à affaiblir les Droits de l’homme. Des processus similaires se constatent ailleurs de façon moins prononcée, notamment autour de la question de l’immigration. On peut penser qu’en France, par exemple - mais pas seulement en France - la peur de l’immigration explique en partie la fragilisation du soutien apporté aux formations de gauche.

« En évoquant constamment la perspective de l’annihilation d’Israël, Netanyahou a joué sur la peur et la confusion entre faits et fiction. La peur populiste est à l’origine de surplus affectifs imaginaires qu’il est difficile de prouver ou de réfuter et qui s’ancrent dans la psyché politique » (p. 72).

Quels sont les effets de la peur sur le corps politique. On peut mentionner ici quatre points :

- La peur autorise à réagir immédiatement à des menaces plutôt qu’à concevoir sur le long terme des politiques inventives.
- La peur permet de gouverner par le chaos. Plus le chaos est grand (parce que les services publics sont négligés et les groupes dressés les uns contre les autres), plus se fait sentir le besoin d’un gouvernant fort en mesure d’atténuer la peur et l’angoisse provoqués par le désordre.
- La peur fait de l’ennemi une entité impénétrable : il devient une sorte d’animal tapi dans l’obscurité, invisible, dangereux, indiscernable et sur lequel on peut finalement projeter n’importe quoi.
- La peur avantage presque toujours le côté droit de l’échiquier politique, la droite étant le camp qui donne le primat à l’ordre et à la sécurité.

L’effet le plus significatif de la peur est d’empêcher de comprendre que l’ennemi est lui aussi un être humain vivant dans la peur et parmi nous. Étrangement, lorsque la peur est suscitée par un objet bien réel, il semble plus facile de la maîtriser que lorsqu’elle se fonde sur un narratif imaginaire. La peur nous pousse à renoncer à nos biens les plus précieux, la liberté et la démocratie, au nom de la sécurité ; elle étouffe la pensée nuancée en divisant le monde entre amis et ennemis ; elle substitue à la réflexion morale et à la délibération une posture survivaliste.

3 Le dégoût

La deuxième émotion dont Eva Illouz fournit une analyse est celle du dégoût sur laquelle je m’arrêterai plus brièvement.

« Si la peur est l’émotion privilégiée des tyrans, le dégoût est l’émotion préférée des racistes. » (p. 102).

Le dégoût est une réaction quasi réflexe à des substances biologiquement dangereuses comme un corps en décomposition ou des excréments. Mais il est aussi une émotion qui peut être transmise à travers un discours. Un mot suffit parfois pour faire d’une expérience sensorielle une expérience plaisante ou déplaisante. Ainsi les systèmes culturels établissent une démarcation entre les choses qu’elles considèrent comme propres et les choses qu’elles considèrent comme sales. Cette démarcation est avant tout d’ordre symbolique. Des chaussures posées

sur une table sont sales parce qu'elles contreviennent à l'ordre des choses, même si les chaussures en question sont propres.

On touche ainsi à la question du pur et de l'impur qui est si importante dans le judaïsme. Ce type de conditionnement est si efficace que même des Juifs qui ne sont pas particulièrement religieux - comme Eva Illouz le dit à son propre sujet - trouvent la viande de porc ou les fruits de mer repoussants. Le dégoût touche le corps, ce que nous pouvons toucher, ce que nous pouvons ingérer, ce qui nous souille ou non. Le dégoût permet d'instaurer des séparations ; le dégoût exècre la mixité.

Le dégoût a une autre caractéristique : il se propage à d'autres objets ; il génère des chaînes de contamination. Il se crée ainsi des hiérarchies de pureté et d'impureté comme l'atteste par exemple le système hindou des castes. La possibilité ou non de travailler le cuir, de toucher des animaux morts ou d'entretenir un lieu de crémation sépare strictement les *dalits* des brâhmanes. Le dégoût façonne les hiérarchies sociales et les rend naturelles.

Le dégoût est donc aussi une émotion sociale qui s'exprime dans la peur de la proximité, de la mixité. On comprend que c'est une émotion caractéristique du raciste. Le dégoût se voit alors converti en évaluation morale. On passe de la couleur de la peau à des jugements sur l'hygiène ou les attitudes dans la vie.

En Israël, les ultra-orthodoxes ont une perception aigüe de la séparation entre le pur et l'impur. Pareilles distinctions ne font pas trop problème du point de vue démocratique public tant qu'elles sont effectuées dans le cadre de la vie religieuse privée. Mais l'introduction dans la sphère publique des enjeux liés aux notions de pureté ou de propreté a constitué en Israël un changement décisif. La création du Kach a marqué le début de cette évolution. Le Kach se focalisa non plus sur la question de la terre d'Israël, mais sur les personnes. Il s'agissait d'empêcher les Arabes d'intégrer la société israélienne et de s'assimiler à elle. Le Kach fut déclaré illégal, mais ressuscita dans diverses formations politiques. Cela fut confirmé par les élections de 2021 où le Likoud fit alliance avec des partis d'extrême droite, par exemple Force Juive dirigé par Itamar ben-Gvir. L'union entre ces différentes forces juives fut négociée par Netanyahu lui-même.

On constate certaines similitudes avec les chrétiens évangéliques blancs aux Etats-Unis défendant l'idée que les principes religieux doivent jouer un rôle dans les prises de position politique et menant campagne contre l'avortement. L'extrême droite israélienne défend l'idée d'une pureté du peuple dans le sillage d'autres formations d'extrême droite comme celle d'Orban, le parti radical serbe ou le parti du peuple de Modi. C'est un idéal à la fois politique et religieux. Par exemple, en Israël, l'organisation Levaha s'oppose non seulement aux mariages interreligieux, mais encourage aussi la population à lui communiquer les noms des Juifs louant des appartements à des Arabes. La présence de non-Juifs dans le corps politique juif compromet la pureté du peuple comme tel.

Ces idées, même si elles ne sont pas majoritaires, entrent en résonance avec la structure sociale et géographique de l'occupation. Les Juifs des colonies vivent le plus souvent dans des quartiers résidentiels fermés et un système sophistiqué de routes et de checkpoints concourt à instaurer une séparation maximale entre deux populations qui pourraient vivre en symbiose.

Les nationalistes et religieux d'extrême droite utilisent le vocabulaire du dégoût : venin, ordure, puanteur, crasse, serpents, tare génétique. Il permet de désigner à la vindicte les Arabes et les Juifs laïcs. Les Arabes et laïcité forment un noyau d'impureté qui se propage à d'autres groupes tels que les tenants d'un Judaïsme réformé, les gens de gauche, les homosexuels ou les féministes. Ainsi, en traitant les gens de gauche comme des traîtres et des non-Juifs, en les comparant à des substances dangereuses, l'extrême droite fait de l'adversaire un ennemi par essence impur, se situant dans le camp du mal.

La politique de la peur et la politique du dégoût s'entrelacent étroitement. La première permet de resserrer les rangs afin de mieux affronter un ennemi commun ; la seconde sait garantir que l'on demeurera séparé et à bonne distance de cet ennemi.

Nous pouvons aborder maintenant la troisième émotion analysée par Eva Illouz. Le ressentiment, qu'elle appelle aussi l'éros caché du populisme.

4 Le ressentiment

Comme on le sait le thème du ressentiment a été développé par Nietzsche et par Scheler. En bref, « éprouver du ressentiment, c'est ressasser un tort enduré » (p. 157) Pour Nietzsche et pour Scheler, les hommes en proie au ressentiment sont animés par un désir de revanche plébéien qui vise les dirigeants et les élites, mais qui ne s'accompagne pas de la capacité de l'exaucer. Le ressentiment est une émotion passive ; ceux qui l'éprouvent

exigent que soit mis en œuvre un principe d'égalité sans pour autant agir sur la base de cette égalité. Dans le cadre démocratique, c'est une perte de pouvoir réelle ou imaginée d'autant plus inacceptable qu'elle intervient dans le cadre de sociétés régulées en principe par des normes d'égalité.

Eva Illouz apporte deux corrections à cette approche. La première est que le ressentiment n'est pas simplement un rejet envieux de l'inégalité, mais qu'il est inséparable d'une dénonciation légitime de l'injustice. Il ressemble ainsi à une colère morale. La deuxième – et c'est capital – c'est que le ressentiment est devenu multidirectionnel. Ce n'est plus simplement un mouvement du bas vers le haut - partant de la plèbe vers le haut -, mais il est devenu le site de luttes de pouvoir entre différents groupes sociaux et politiques. Le ressentiment a notamment été instrumentalisé par le nationalisme politique.

En Israël il s'agit notamment de l'instrumentalisation des Juifs *Mizrahim* par la droite populiste. Les *Mizrahim* sont des Juifs dont les parents ou les grands-parents avaient quitté leurs pays d'Afrique ou d'Orient pour venir s'installer en Israël. Ils ont dû subir des discriminations importantes de la part des élites de gauche et socialiste de l'époque, essentiellement ashkénazes, originaires de l'Europe de l'Est et de l'Ouest.

Or le ressentiment qui en a découlé a été instrumentalisé par les adversaires de la gauche israélienne. En utilisant durablement le ressentiment des *Mizrahim*, le Héroul puis le Likoud ont offert à la droite un vivier considérable qui lui permit de garder le pouvoir presque continuellement depuis 1977. Le Likoud entendit représenter les *Mizrahim* non pas en mettant en œuvre des politiques pour améliorer leur situation socio-économique, mais en attisant leur ressentiment et en s'attachant à le maintenir vivace. Il faut mentionner ici l'importance de Arye Deri, dirigeant du Shas, un parti ultraorthodoxe dont la base électorale est composée pour une bonne part de *Mizrahim*. Celui-ci dénonce des injustices et des inégalités bien réelles envers les *Mizrahim*, mais il le fait non en dénonçant le principe de l'inégalité, mais en invoquant et en ressassant l'inimitié ethnique entre les deux groupes des *Mizrahim* et des Ashkénazes. En associant la lutte pour une meilleure justice à l'identité ethnique, Deri déplace le combat. En instrumentalisant le ressentiment le discours introduit un brouillage entre la revendication de justice et l'affirmation identitaire. Les identités étant figées, les inégalités peuvent continuer d'être attribuées à la gauche qui a quitté le pouvoir depuis longtemps. Ceux qui en sont les victimes sont obnubilés par les blessures jadis reçues et se retournent contre des groupes identifiés comme les élites responsables de leur sort. Cela a trois conséquences : premièrement, cela conduit à mettre au rebut l'universalisme et même à le considérer comme un trait caractéristique d'élites décidées à gommer toute différence culturelle pour mieux dominer des groupes opprimés. Deuxièmement, les dirigeants politiques qui manipulent le ressentiment, tiennent eux-mêmes de façon presque invariable un discours victimaire, ce qui permet de faire de la condition de victime une arme. Troisièmement, le sentiment d'injustice peut devenir si puissant qu'il peut pousser ceux qui l'éprouvent à oublier leurs intérêts économiques actuels. Le ressentiment pousse les dépossédés à resasser à l'infini les torts infligés dans le passé, plutôt que de faire changer les choses en collaboration avec autrui.

On ne peut trop insister sur le discours victimaire. Netanyahu, par exemple, n'a cessé d'attaquer, tout en étant en fonction, l'*establishment* qu'il était pourtant censé diriger et représenter, l'accusant d'être composé d'une élite de gauche ashkénaze. Il a essayé de convaincre de l'existence d'un « État profond » censé le persécuter, se présentant comme un dirigeant harcelé par les médias, les tribunaux et la police. Une telle stratégie de victimisation fait évidemment penser à Trump. Lui aussi tablé sur le ressentiment d'une partie de la population, constituée notamment de blancs vivant dans de grandes zones urbaines frappées par la mondialisation. L'immigration apparut comme coupable idéale. La nation américaine est décrite comme une entité suffisamment forte pour venir à bout des gangs d'immigrés décidés à la submerger, mais en même temps il la décrit comme une personne fragile susceptible d'être bafouée par les étrangers. On retrouve cette vision chez Orban, Erdogan ou Netanyahu.

Le ressentiment décrit ici est une blessure affectant des groupes qui affirment perdre des privilèges ou qui dénoncent les privilèges des autres. Le ressentiment permet également aux représentants de groupes dominants de ventriloquer (p. 204) la condition de victime dans le but de contester le pouvoir d'autres groupes. Le ressentiment est devenu une arme utilisée dans le cadre de la lutte entre élites - entre une élite représentant le monde des affaires et le néolibéralisme contre une autre représentant l'avant-garde culturelle. La politique du ressentiment cherche à s'emparer de l'émotion populaire pour la diriger non plus vers des structures oppressives, mais contre des voisins et des concitoyens, laissant intouchée la cible véritable. La politique du ressentiment vient alors brouiller les contours des notions d'identité et de justice, d'universalisme et de particularisme, ainsi que la différence entre victimes et oppresseurs. Le ressentiment est une émotion retorse, car il s'accompagne de

revendications égalitaires authentiquement démocratiques, qui peuvent être subverties par des dirigeants peu sensibles à la démocratie dans un climat de revendications particularistes et revanchardes.

J'en viens à la quatrième émotion : l'amour de la patrie et la nouvelle fracture de classe.

5 L'amour de la patrie

Il va être question, on l'aura deviné, de nationalisme. Qu'est-ce que le nationalisme ? Il est « une expression de l'attachement profond qu'éprouvent certains groupes à l'endroit des symboles, des valeurs et de l'histoire qui définissent à leurs yeux leur communauté nationale et l'idée qu'ils se font d'eux-mêmes en tant que membres de cette communauté » (p. 215) La forme meurtrière qu'il a adoptée au milieu du 20^e s. aurait dû lui être fatale. Cela n'a pas été le cas, pas plus que lors la mondialisation qui a suivi. Bien plus, le nationalisme est devenu un élément déterminant du populisme, qui cherche à séparer les groupes qui se soucient de la nation de ceux qui se soucient également, et non moins, des tribunaux internationaux, des immigrés et des réfugiés. Le populisme a donc joué sur cette nouvelle division entre ceux qui privilégient l'appartenance nationale et ceux qui se sentent à l'aise dans un nouvel ordre global.

Le nationalisme fait donc son grand retour. Prenons par exemple le vote du Brexit en juin 2017 : ce fut un acte par lequel il s'agissait de défendre l'indépendance de la nation contre les bureaucrates de Bruxelles et de reprendre en main son destin pour s'attaquer au problème de l'immigration et, par défaut - du chômage.

Le nationalisme identifie le territoire à un peuple, et donc la terre avec son histoire réelle ou imaginaire. L'idée d'une ascendance commune sur laquelle il se fonde implique l'existence, entre membres d'une même nation de liens de parenté ou de quasi-parenté. Cette ascendance est mythologisée, sacralisée.

L'amour patriotique comporte trois traits caractéristiques :

- Celui qui l'éprouve l'éprouve aussi pour ses semblables, autrement dit ses compatriotes.
 - C'est une forme d'amour propre puisque ceux que j'aime me ressemblent.
 - Enfin et surtout il permet de tracer une frontière entre ceux que l'on aime et ceux que l'on n'aime pas.
- L'amour est un sentiment qui exclut et qui inclut en même temps.

La part respective de l'exclusion et de l'inclusion est un critère décisif qui introduit des différences cruciales entre les diverses formes de nationalisme.. L'amour d'une nation peut tendre à un certain moment à l'inclusion des autres, des étrangers. Au temps des grandes Déclarations le nationalisme révolutionnaire français comme l'américain étaient inclusifs. Ou au contraire cet amour de la nation peut tendre à l'exclusion et au narcissisme.

A cet égard, on peut être tenté de distinguer en Israël entre le patriotisme dit inclusif du premier sionisme et le nationalisme de la droite dure qui lui a succédé.

Il convient peut-être d'être attentif à la continuité du nationalisme israélien. Le nationalisme promu par les élites socialistes qui ont régné sur la communauté juive pré-nationale, puis gouverné la nation jusqu'en 1977, peut être qualifié de socialisme nationaliste. Ce nationalisme était censé resserrer les rangs de la nation face aux menaces et conduisit à nier tout conflit social, tout conflit de classe. Mais il a échoué sur le plan social en refoulant les profondes divisions qui se manifestaient entre Juifs d'Europe centrale et Juifs des pays arabes et entre Arabes et Juifs. C'est donc un nationalisme aveugle aux divisions sociales qui est devenu le cadre moral et culturel de l'état naissant.

Les dirigeants « socialistes » étaient avant tout des nationalistes et c'est en tant que tels qu'ils fournirent tous les symboles sacrés qui allaient enflammer l'imaginaire de l'extrême droite. Depuis 1948, la nation des citoyens israéliens est la nation juive – les Arabes musulmans ou chrétiens vivant sur son territoire étant considérés comme des citoyens arabes, et les non-Juifs comme les citoyens de leur pays d'origine. Alors que le patriotisme israélien est extrêmement fort, l'israélité n'est pas reconnue comme la nationalité d'Israël. L'État d'Israël se voit donc conférer une fonction tout à fait décisive consistant à façonner et maintenir une identité primordiale fondée sur un collectif extraterritorial, présent dans le monde entier, ayant pour nom le peuple juif, mais aussi sur une histoire qui, pour l'essentiel, n'incluait aucune existence territoriale.

Or même si le sionisme des débuts reposait lourdement sur des symboles religieux et se montrait résolument patriotique, il était aussi laïc dans le sens où il s'efforçait de créer une culture commune fondée sur des symboles religieux sécularisés.

Netanyahou en a profondément changé la teneur en le fondant plus directement sur des symboles, lois et principes religieux. Ce faisant il a procédé à une assimilation de la terre biblique rêvée d'Israël à l'État d'Israël moderne. La notion de judéité s'en est trouvée radicalisée, s'opposant dès lors à des détracteurs imaginaires,

accusés d'être de mauvais Juifs, hostiles à la patrie. Une fois le nationalisme adossé à la religion, il devient plus facile de pointer du doigt certains groupes sociaux, accusés de refuser de s'aligner sur la nation et ses intérêts. Le nationalisme populiste s'est donc démarqué du nationalisme de la gauche, qui se souciait bien plus des ennemis extérieurs de la nation, et niait activement l'existence de conflits ethniques et de classe qui affligeaient pourtant la société israélienne.

Le nationalisme religieux des populistes israéliens évoque bien plus le nationalisme chrétien blanc des Etats-Unis. Le nationalisme chrétien blanc est un cadre culturel qui idéalise et défend une fusion du christianisme et de la vie civique américaine. Mais ce « christianisme » est bien particulier, Il est synonyme de nativisme, de suprématie blanche, de patriarcat, d'hétéronormativité.

A l'instar du nationalisme chrétien américain, Netanyahu n'a aucun scrupule à diffamer la gauche, à l'accuser d'être hostile à la nation et à en faire un véritable ennemi intérieur, alors même qu'elle était au fondement de l'État d'Israël. Il a associé la gauche aux Arabes et a de facto éliminé la tension qui existait entre la judéité et la citoyenneté israélienne en plaçant l'identité juive au cœur même de l'organisation politique de l'État, comme l'ont fait, chacun à sa manière, d'autres dirigeants populistes dans le monde. Cette stratégie a été utilisée en effet par Kaczynski en Pologne, Orbán en Hongrie, Modi en Inde qui ont appelé à des conceptions de la nation primordiales et identitaires. La nation, fondée dans l'ethnicité et la religion, présente comme des traîtres ceux qui en appellent à une définition civique de la citoyenneté.

Il est donc permis de dire que le nationalisme populiste est étroitement lié à une fierté affirmant l'unique authenticité de sa propre culture. On comprend mieux alors les critiques acerbes adressées à la gauche. La gauche montre un déficit de fierté nationale. Non seulement elle critique son pays à l'aune de critères moraux en vigueur chez d'autres ; mais elle se rend coupable de vouloir imiter les institutions démocratiques occidentales en recourant à des critères de justice internationaux. En Israël, cette stigmatisation de groupes sociaux qui s'étaient pourtant profondément impliqués dans le nationalisme israélien a été permise par un facteur décisif : les noces du nationalisme et de la judéité avec pour conséquence une délégitimation de la laïcité des élites laïques et des institutions étatiques.

De façon générale, les pays qui visent à une suprématie ethnique se caractérisent par un noyau dur qui est fait des éléments suivants :

- La peur des étrangers, des « autres ».
- De constantes références à la fierté nationale sur laquelle aucun passé douteux n'aurait laissé de trace.
- Une forte tendance à traiter les critiques et les adversaires politiques de traîtres à la nation.
- Une forte tendance à déclarer illégales les organisations de défense des droits de l'homme et à contester l'ordre international fondé sur des principes moraux.

Mais peut-être est-il possible de faire une distinction entre un patriotisme aveugle et un patriotisme constructif ? Un patriotisme autoritaire et un patriotisme constructif ? Dans sa conclusion, Eva Illouz va évoquer encore les émotions de la société décente.

6 Les émotions de la société décente

Les émotions examinées, entremêlées, forment la matrice du populisme. Elles génèrent un antagonisme entre des groupes sociaux et poussent des pans entiers de la population à tourner le dos aux institutions chargées de protéger la démocratie. Prises ensemble elles créent de vastes espaces imaginaires imperméables au réel ; ces espaces sont remplis de projections émotionnelles qui encouragent des interprétations paranoïdes de la vie sociale et politique.

On pourrait maintenant se demander quelles seraient les émotions d'une société décente.

A la différence de Martha Nussbaum⁴, Eva Illouz est d'avis que l'amour ne peut faire office en aucune façon de fondement des liens civiques. Dans les sociétés libérales le lien politique naît au contraire de la distance et de l'altérité, ainsi que du conflit. La société civile doit faire en sorte que ses membres se manifestent un respect mutuel minimal. Un tel respect est sous-tendu par des types d'émotions qui nous permettent de nous considérer réciproquement comme des citoyens à part entière. Les sociétés animées par la peur, le dégoût, le ressentiment et le patriotisme aveugle tendent en définitive à l'élimination de la différence. Elles sont animées par le fantasme d'une communauté dont les membres se ressembleraient tous. La compassion et surtout la fraternité sont mieux

⁴ M. Nussbaum : *Les Emotions démocratiques*

à même de constituer une société décente. Elles présupposent en effet l'altérité et la diversité des membres qui composent une telle société. La fraternité ne se fonde pas sur un accord ou sur un attachement sentimental à l'autre, mais sur une idée morale et impartiale de la justice entretenue dans le cadre de la communauté politique. Ici et ici seulement religion et politique peuvent se rencontrer dans la mesure où la fraternité est un devoir sacré, une version sécularisée de l'impératif chrétien de venir en aide aux plus petits. La fraternité peut être envisagée ainsi comme un sentiment politique émanant d'un cadre juridique et moral qui doit être distingué de la charité sentimentale. La fraternité est le sentiment qui transforme l'universalisme en un affect. L'universalisme repose sur la conviction que nous sommes créés et coulés dans un même moule qui nous rend tous égaux et tous frères. La fraternité permet ainsi de se montrer bienveillant à l'égard d'autres individus qui n'appartiennent pas au même groupe que moi.

II Quelques autres réflexions issues d'un ouvrage d'Ondřej Švec

La présentation des émotions populistes par Eva Illouz me paraît dans l'ensemble assez remarquable. Mais je trouve que son livre appelle des questions et des réflexions qui pourraient lui donner une base plus solide.

a) Deux questions

Une première question consisterait à se demander ce qu'est au juste une émotion. Qu'est-ce que la peur, le dégoût, le ressentiment et le nationalisme aveugle ont en commun finalement ? La peur et le dégoût sont des comportements primaires qui se manifestent d'abord au niveau individuel : j'ai peur de ce gros chien qui s'avance vers moi ; je suis dégoûté par ce vomi que je découvre dans les toilettes. Eva Illouz ne réduit pas le ressentiment à une envie ressassée et impuissante ; elle y discerne un désir de justice. C'est une émotion plus complexe, dira-t-on Cet aspect collectif est prédominant aussi bien dans le nationalisme que dans l'émotion décente de la fraternité. Je ne suis pas nationaliste tout seul ; je ne suis pas frère tout seul. Que faut-il appeler du nom d'émotion ? Une deuxième question découle donc immédiatement de la première : qu'est-ce qu'une émotion collective.

Ces questions, au-delà du livre d'Illouz, me semblent pertinentes dans la mesure où le développement personnel nous incite d'un côté à gérer nos émotions lorsque nous avons affaire à un conjoint, une mère, un fils ou un parent « toxique » et dans la mesure où il semble tellement légitime d'exprimer sa colère en tant que jeune, en tant que femme, en tant que LGBT+, en tant qu'infirmier, fonctionnaire... bref en tant que discriminé socialement.

Je me contente à quelques remarques qui me viennent d'un livre de d'Ondřej Švec : *Phénoménologie des émotions*⁵.

b) Descartes

Le *Traité des passions* de Descartes est marqué par une ambiguïté qui va avoir des conséquences fatales pour nombre de ceux qui ont tenté de préciser la nature et les origines des émotions. J'admets que le terme de « passions » recoupe largement ce que nous appelons des « émotions ». D'un côté Descartes entend traiter des passions en tant que physicien : elles sont décrites à la troisième personne comme l'effet d'un certain mouvement des esprits animaux sur la glande pinéale et Descartes recherche les causes physiologiques des passions. D'un autre côté, dans la deuxième partie du traité, Descartes définit les passions selon leurs objets, tout en établissant les distinctions entre elles sur un plan purement psychologique, à la première personne pourrait-on dire. Pour mémoire, Descartes énumère six passions « primitives », au premier rang desquelles il situe l'admiration, distinguant ainsi l'amour, la haine, le désir, la joie et la tristesse. Toutes les autres passions, il en dénombre encore trente-quatre, naissent directement ou par mélange des premières.

c) La faille

Mais il ne s'agit pas ici de discuter la position de Descartes, mais plutôt de remarquer que les théories des émotions se sont séparées en deux tendances. D'une part pour les théories cognitives des émotions, l'essence des émotions consister dans un jugement, une évaluation, une pensée ou une représentation, autrement dit dans

⁵ Presses universitaires du Septentrion, Villeneuve d'Ascq, 2013

une cognition. Dans un camp opposé se trouvent toutes les théories qui stipulent un processus neurophysiologique déterminé à la base de toute émotion. La cognition est considérée comme un aspect secondaire dans la détermination de l'état émotionnel. Dans ce débat, il s'agit de savoir si la cause par laquelle nous pouvons expliquer le déclenchement et la spécificité de tel ou tel état émotionnel se situe au niveau du processus physiologique ou bien au niveau des enchaînements de pensée.

Les controverses entre ces deux types de théories font apparaître leurs insuffisances relatives. Ainsi, si l'on veut réduire l'intégralité de l'émotion à une excitation des centres limbiques indépendamment de l'activité du néocortex, il devient difficile d'expliquer l'intentionnalité propre des émotions qui consistent à évaluer l'impact des événements pour notre bien-être. Les émotions disposent en effet d'une intelligibilité dont sont dépourvues les pures sensations. Il est en effet très facile de se demander si telle joie ou telle colère sont justifiées alors que nous ne saurions évaluer de la même façon la faim ou une douleur. A l'inverse, pour les tenants de théories cognitives, les émotions apparaissent comme autant de pures modifications de la conscience, tout au plus accompagnées d'une excitation physiologique. Dans la plupart des cas les tenants de la théorie cognitive ne sont pas à même de reconnaître le rôle crucial que les sensations jouent dans les émotions.

d) Projet d'une phénoménologie des émotions

Il s'agit donc, dans une théorie des émotions, de rendre compte à la fois de leur intentionnalité et de leur conditionnement corporel. Il ne s'agit pas pour autant d'additionner la composante physiologique et la composante intentionnelle pour dire que l'émotion consiste dans la somme des deux termes. Il s'agit plutôt de montrer comment le vécu émotionnel, avec ses qualités subjectives, prend origine dans un corps interagissant avec son environnement, que nous devons comprendre non pas comme un environnement physico-chimique, mais comme un environnement socialement structuré et normé.

e) Une conscience incarnée

Il s'agira donc d'affirmer, premièrement, que l'émotion présuppose nécessairement une conscience incarnée et que les émotions ne peuvent pas être expliquées seulement en termes de croyances, de jugements et de désirs. Les émotions incluent d'une manière essentielle les sensations de notre corps propre. Seulement, dans le vécu concret, ces sensations mêmes ne se dissocient jamais de la référence à ce qui est visé. Nous éprouvons, au travers de notre corps déjà, les qualités de notre environnement qui sont décisives pour notre bien-être. A la différence des jugements conscients, dans lesquels nous faisons référence aux concepts afin d'analyser les différentes solutions envisageables de la situation à gérer, les appréciations somatiques nous informent sur nos chances de faire face aux événements à travers les sensations accentuées de notre corps propre. Notre corps nous enseigne tacitement la dissymétrie entre nos attentes et les obstacles qui s'y opposent. L'appréciation d'une telle dissymétrie est souvent génératrice d'émotions allant d'une simple frustration jusqu'au déclenchement d'une rage incontrôlée. L'important, c'est que nous puissions évaluer une situation sans porter sur elle un jugement explicitement formulé. Je peux ainsi ressentir une parole comme blessante à cause du ton sur lequel elle m'a été adressée, sans porter un jugement articulé qui consisterait à dire : je suis offensé par le contenu de tel propos que je considère comme injuste à mon égard. Le dégoût ressenti comme amertume dans la gorge, lié à la sensation de vomir, a une fonction adaptative qui nous empêche d'avalier des aliments avariés. Or le calibrage social de cette émotion fait que nous ressentons cette même amertume face à une situation d'outrage aux normes éthiques.

f) L'idée de conduite émotionnelle

Deuxièmement, l'objet présupposé par toute émotion ne serait pas un objet émouvant si l'émotion n'était pas liée à une conduite émotionnelle. L'idée est ici que les émotions sont un type de conduite dans la mesure où les gestes et les comportements ne sont pas des événements secondaires, succédant à l'émotion qui les motive : ils font partie de l'émotion elle-même. La fuite est ainsi constitutive de la peur comme l'agression de la colère. L'émotion est donc moins un *état d'âme* qu'une *conduite* qui, en tant que telle, ne peut devenir réelle qu'à travers certains gestes et certaines postures, qui sont à leur tour déterminés et modelés par les différentes normes culturelles, souvent à notre insu.

g) L'idée d'implication émotionnelle

Troisièmement, par conséquent, le sens de l'émotion est indissociable de l'implication personnelle de l'individu qui l'éprouve, de sorte que la compréhension du vécu affectif ne se réduit pas à l'identification des causes

objectives qui l'ont déclenché. Selon Sartre les conduites émotives sont organisées en vue d'un but, l'émotion étant dotée d'une finalité et d'une signification dont on ne saurait rendre compte en définissant l'émotion comme un état.

Certes, on peut reprocher à Sartre de concevoir le déclenchement de l'émotion de telle façon qu'elle peut difficilement être autre chose qu'une conduite visant à l'évitement de l'échec. Placée d'emblée en situation d'échec, ne pouvant agir efficacement face à la situation, l'émotion ne serait qu'une forme difficilement évitable de mauvaise foi. Le préjugé de Sartre consiste à soutenir que l'émotion s'oppose, au bout du compte, à la conduite adaptée et rationnelle. Son mérite, pourtant, est d'introduire l'idée que les émotions correspondent à des projets spécifiques de la conscience. L'émotion n'est concevable qu'à partir d'un sujet qui cherche une solution pratique dans le monde. Une théorie des émotions ne peut pas faire abstraction du point de vue personnel. Les évaluations, les croyances, les jugements dont parlent les théories cognitives sont moins des descriptions de l'état des choses par l'individu que des actes par lesquels il s'engage.

h) Paramètres de la situation émotionnelle

Une émotion implique un degré de capacité à faire face à une situation dont on pourrait dire qu'elle relève de six paramètres : Quelle est l'importance de cet événement pour mon bien-être ? Comment est-ce que cela arrange ou contredit mes attentes ? Dans quelle mesure suis-je impliqué ? Est-ce que je peux imputer la faute à quelqu'un ? De quels moyens puis-je disposer pour faire face à la situation ? Quel résultat mon action peut-elle donner ?

i) Esquisses émotionnelles et désignation de l'émotion

La conscience que nous avons de nos émotions passe alors par les esquisses les plus diverses. De fait nous avons toujours une conscience latérale de notre corps et de notre manière d'être au monde. Ce n'est que de temps en temps qu'un épisode émotionnel surgit avec une force inattendue. Ce qui s'esquisse continuellement en moi exige alors un nom. Et ce nom donné n'a qu'une apparence de neutralité. Lorsque je dis : « je suis en colère » je réactive tous les schèmes corporels et comportementaux véhiculés par la culture qui m'a formé. D'autre part en nommant ma colère, j'en fais une unité que je peux manier comme telle. Je peux l'insérer et l'utiliser dans l'explication de mes actes passés et futurs.

j) L'émotion et les autres affects

Il resterait à distinguer les émotions par rapport à d'autres états affectifs : tonalité affective, sentiments, réaction spontanée. J'aimerais seulement revenir sur la distinction entre émotion et passion. Lorsqu'une conduite se trouve dans l'impasse, il vient un moment où il ne reste d'autre choix que d'assumer l'échec ou de le nier par tous les moyens. Ce reniement a les caractéristiques suivantes : Premièrement, le sujet passionné cherche à sélectionner dans les éléments du réel exclusivement des stimuli, des informations ou des raisons qui le renforcent dans sa conviction. Ainsi la passion se fait remarquer par son dogmatisme, par l'impossibilité de reconnaître que les fins poursuivies par la passion pourraient être relativisées ou remises en question et que les arguments qui la justifient ne sont raison qu'en apparence. La passion peut alors conduire à des conduites autodestructrices comme dans le *Joueur* de Dostoïevski. Deuxièmement, la conscience s'auto-aliène en projetant dans l'avenir la même tonalité affective qui imprègne son monde naturel. Elle confère au monde des qualités définitives et substantielles de telle manière que celui-ci apparaît comme tel pour l'éternité. Troisièmement la passion s'accompagne d'un retour sur soi, car l'auto-justification fait nécessairement partie de la passion, à la différence de l'émotion. C'est cette auto-justification qui permettra de plier les normes à sa convenance, de restructurer le champ pour mieux s'y retrouver. Par exemple, en réifiant autrui comme un être essentiellement haïssable, nous pouvons retravailler notre haine pour le rendre plus haïssable encore. Nous ne sommes ainsi pas très loin des émotions populistes d'Eva Illouz.

k) Émotion subie et émotion maîtrisée

Reste un dernier point : si l'on considère avec quelle force les émotions s'emparent parfois de notre personnalité, faut-il ranger les émotions du côté des événements qui arrivent à l'individu ou bien peuvent-elles être classées parmi nos actions propres ? Si l'on peut soutenir que l'excitation physiologique constitue une déterminante majeure de l'émotion, cela ne revient pas pour autant à réduire les émotions aux résultats d'une causalité objective. Les émotions ne sont pas des événements qui arrivent dans un corps-objet, mais comme des vécus propres d'un corps-sujet, qui est le point de départ de toute expérience sensible. Reconnaître l'importance de

l'excitation physiologique ne revient pas à dire que les émotions ne laissent aucune place à notre prise de responsabilité : les réponses corporelles sont à leur tour conditionnées par notre éducation et notre culture. Notre identification culturelle et sociale n'échappe pas à notre pouvoir, car nous sommes toujours en mesure de prendre distance par rapport aux différents stéréotypes qui nous ont été inculqués. Ainsi pouvons-nous dire que nous avons été « emportés par la colère » ou « surpris par la jalousie » tout en posant de manière légitime des questions telles que : « Pourquoi te mets-tu en colère ? » ou « quelles sont les raisons de ta jalousie ? »

1) Emotion et culture

Il ne s'agit pas tant de savoir si les émotions sont des événements que nous subissons ou des actions que nous choisissons, mais de décrire les émotions comme des conduites de type spécifique où le corps et la conscience, la biologie et la culture se rejoignent. Si l'appréciation corporelle d'une situation est corporelle et irréfléchie, il ne s'ensuit pas qu'elle soit entièrement incontrôlable et dépourvue d'intention. Chez les humains adultes – et contrairement aux animaux – pareille appréciation correspond à un schème institué en nous par l'éducation et la culture. Les émotions impliquent un schème corporel qui nous prédispose à l'action, mais qui n'est pas réductible à une réponse purement physiologique et automatique. Il s'agit plutôt d'un schème qui nous a été inculqué par notre éducation sentimentale. L'éducation laisse son inscription dans notre corps propre. C'est à travers les schèmes de comportement qu'elle nous inculque - et qui s'instituent sur la base des dispositions biologiques - que nous avons conscience de la différence entre le plaisant et le déplaisant, entre l'attirant et le repoussant. La plupart des émotions s'apprennent par le mimétisme affectif et expressif. Ainsi nos parents nous apprennent à limiter notre envie ou notre jalousie, à développer notre compassion, à prendre en dégoût les choses considérées dangereuses pour la santé ou contraires à la morale, à avoir honte des choses faisant partie des tabous sociaux. Ainsi il est admissible parfois d'exprimer sa colère en frappant du poing sur la table, mais il est en principe exclu de s'attaquer à la personne qui nous a mis en colère. Dans certaines cultures asiatiques on peut même exprimer sa colère au travers d'un sourire spécifique ce qui est confondant pour nous... en même temps que nos comportements de colère sont incompréhensibles pour eux. Par enracinement biologique des émotions on peut entendre que l'être humain a besoin de ses émotions pour s'orienter dans la vie ; mais surtout l'être humain a besoin de savoir comment gérer ses émotions. Comme le dit le monstre de Frankenstein : « Vous m'avez donné ces émotions, mais vous ne m'avez pas enseigné comment en faire usage. ⁶ ». La culture et les distinctions de valeur qu'elle nous inculque ne sont pas des composantes à part, car elles se sont matérialisées dans les processus durant notre développement cognitif. Les émotions ont une géographie et une histoire⁷. Leur expression personnelle appartient aux limites et aux possibilités d'un collectif qui peut être régulé et détourné par la manière dont chacun prend souci de soi.

E.D./03.02.2023

⁶ « You gave me these emotions, but you didn't tell me how to use them ». Réplique de R. De Niro dans le film de K. Branagh *Mary Shelley's Frankenstein*, 1994

⁷ Cf. A. Corbin, J.-J. Courtine, G. Vigarello: *Histoire des Emotions*, 3 vol., Seuil, Paris 2016-2017